

LA QUESTION JUIVE EN EUROPE CENTRALE

Le Siècle des Lumières a préparé, et la Révolution Française a consacré, le triomphe d'une conception inconnue aux époques antérieures : l'égalité de tous les hommes devant la loi. Des générations se sont consacrées à niveler les différences qui existent entre les peuples et entre les individus. Et comme la nature n'obéit que dans une mesure très restreinte aux injonctions de ses prétendus maîtres, ceux-ci se sont finalement contentés de couvrir d'une couche superficielle ce qui ne correspondait pas à l'axiome égalitaire. Un ouragan est venu dissiper ce camouflage et les anciennes diversités reparaissent telles qu'elles n'avaient jamais cessé de subsister. Les illusions s'en vont et la dure, la cruelle réalité reprend ses droits.

I — En Autriche

Naissance de l'antisémitisme

Il y a cinq lustres, je me trouvais à Vienne dans une société choisie. Mon voisin de table était un monsieur d'un certain âge, courtois, bien mis et qui ne se détachait nullement du cadre dont nous étions entourés. Il parlait l'allemand avec le même accent délicieusement nasillard et mou que les autres commensaux, il embrassait la main des dames avec la même galanterie chevaleresque et il murmurait son nom, lors des présentations, avec la même élégance — qui le rendait incompréhensible — que le faisait n'importe quel Autrichien des classes supérieures. Cette rencontre fut pour nous le début d'une amitié durable. Après un certain temps, j'appris ce que le nom de mon ami m'avait fait présumer, que le brave homme descendait d'une famille de banquiers juifs fort connus. Cela se racontait sans méchanceté, mais comme l'ambiance viennoise est propice à la taquinerie, j'assistais un jour à une scène assez amusante :

on raille notre ami pour ses sentiments allemands hautement affichés et lui de se fâcher pour de bon. « Qu'est-ce que vous êtes donc ? » le questionna l'un des contradicteurs, très « noir-jaune » vieil-Autrichien par ses convictions, « vous n'êtes pas Allemand ». « Si, je le suis », riposta l'autre, « je parle allemand, j'ai été élevé dans le culte des poètes germaniques, je n'admire que Bismarck et le puissant Reich, son armée qui est la première du monde, son peuple qui est le plus laborieux et le plus entreprenant ». Alors, l'interlocuteur qui exérait les Prussiens et qui avait juste voulu faire dire à l'israélite germanolâtre que celui-ci était Autrichien et non pas Allemand, eut une inspiration malencontreuse, provoquée par la colère : « Mais vous n'êtes pas Allemand, voyons, vous êtes Juif ! » Ce fut la panique. Tous les assistants regrettèrent le manque de tact de cette riposte et approuvèrent l'offensé qui s'exclama : « Comment, qu'est-ce que ma religion vient faire dans de débat ? Elle importe autant que la couleur rousse de mes cheveux, que ma qualité de membre d'un club de tennis, que le fait pour moi de voter libéral ou de faire mes achats dans tel ou tel magasin ! D'ailleurs, je ne suis pas même Juif de religion. Je suis un homme éclairé, je ne crois pas aux bobards, je ne vais pas à la synagogue, je mange du porc, je n'assiste pas aux concerts de Grunfeld et je fais même de l'alpinisme en costume de Tyrolien. » La dispute aboutit à ces blagues qui, pareilles aux chansons en vieille France, terminaient en Autriche toute discussion épineuse. Mais l'épisode me laissa rêveur. Pourquoi M. X. s'était-il défendu avec tant de véhémence contre le reproche d'appartenir à telle ou telle communauté religieuse, tandis qu'aucun catholique, protestant, mennonite ou musulman n'aurait réagi contre pareille diatribe, même s'il avait été du dernier froid avec son Église ? Pourquoi les convives jugèrent-ils sévèrement l'incongruité de l'agresseur, comme s'il avait rappelé à son ennemi une condamnation aux travaux forcés ou les mœurs trop libres d'une mère et d'une sœur ?

Plus tard, on me raconta une anecdote qui fit le tour de la capitale danubienne. Un coiffeur philosémita, qui vivait largement de sa clientèle juive, entame une conversation avec un étranger de passage. « Les temps sont difficiles ! » — « C'est la faute aux Juifs. » — « Comment, vous pensez ça des israélites ! Vous ne les connaissez donc pas. Si

vous saviez ! J'ai pour clients M. de Pollak, M. de Popper, M. de Bloch, l'un plus chic que l'autre, bons, charitables, généreux. » — « Ne vous échauffez donc pas tant pour les sémites. Il me semble que vous êtes Juif vous-même. » — « Quoi, à moi cette insulte, dans ma propre boutique ? C'est le comble du toupet. Allons, oust et que je ne vous revoie jamais. »

L'exégèse de l'épisode que j'ai vécu et de l'historiette qui m'a été narrée révèle d'emblée le véritable fond du problème juif en Europe centrale et orientale, même à l'époque de l'assimilation officielle. L'inexistence du séparatisme juif était de pure convention, garantie par la lettre de la loi et par la tyrannie des lieux communs. Au fond de leur âme, les israélites avaient honte de se proclamer tels et les « aryens » les plus philosémites ne voulaient pas être confondus avec les objets de leurs sympathies. C'était pour tranquilliser des consciences qui n'aimaient pas d'émotions inutiles que l'on ajoutait un pieux mensonge à tant d'autres, usuels aux temps de l'Incrédulité victorieuse, de l'hypocrisie érotique et des *Ersatz*, des faux cols empesés et des fausses gloires artistiques et littéraires : la fiction du peuple élu complètement amalgamé avec les « peuples ».

Je dois en revenir à mon ami israélite de Vienne. Celui-ci était sans doute sincère dans ses assertions. Il me répéta tant de fois ses sentiments allemands (qu'il me savait odieux et ridicules), il tâcha de me démontrer par une avalanche d'arguments qu'il était pareil à tous les autres fils de Germania. Mais j'eus rapidement recueilli les preuves du contraire. Là où on ne l'observait point ou bien quand il négligeait de s'observer, le malheureux réagissait de manière fort différente de celle de ses conationaux imaginaires. Cette divergence n'était d'ailleurs pas toujours à son désavantage. Il avait le cœur plus tendre, une sensibilité plus fine, une compréhension plus large des droits d'autrui ; mais le souci de sa petite santé, le profond attachement à sa famille, y compris les cousins des arrière-cousins, son étonnement devant toute passion réellement nationale, l'horreur des élans mystiques propres à la pensée et à l'art allemands, masquée par une ironie déplaisante, enfin un dévergondage qui n'était ni ivresse des sens ni lubie de grand seigneur contrastaient avec le caractère de la nation dont il avait adopté la culture. Enfin, l'homme n'était jamais aussi grotesque qu'aux jours

où il poussait à l'excès le mimétisme volontaire ou involontaire : quand il allait à la chasse, vêtu d'un costume folklorique, ou quand il s'entretenait tout comme les aristocrates ! avec son cocher favori ou lorsqu'il participait à une fête estudiantine, portant le « *wichs* » de sa corporation, buvant, à contre cœur et à en perdre la tête. Non pas, l'assimilation ne réussissait nullement, pas même en Autriche d'avant-guerre où les mauvaises langues expliquaient les omniprésentes initiales « F. J. I. » (François Joseph Ier) par « Für jüdische Interessen ».

Des hommes clairvoyants se sont inquiétés de pareille situation ; ils ont vu venir les choses, un revirement fatal non seulement aux Juifs, mais aussi à ceux qui se sont déshonorés en substituant des persécutions indignes et inhumaines aux anciennes flagorneries envers Messieurs les israélites. Ces hommes clairvoyants et honnêtes ont essayé d'aménager une solution aussi longtemps qu'une discussion du problème était encore possible dans le calme. Deux grandes figures méritent d'être citées sous ce rapport : un Autrichien de vieille souche, le docteur Karl Lueger, Maire de Vienne, et un Juif, Theodor Herzl. Leur formule était presque identique, du moins dans son application. Le fondateur du sionisme voulait redonner aux Juifs leur sentiment national, et par là leur dignité ainsi que leur place bien définie dans le monde. Lueger désirait réduire l'influence prépondérante et malsaine que l'esprit juif exerçait sur une population avec l'humeur de laquelle il était absolument incompatible. La sincérité caractérisait le mouvement fondé par Herzl et l'antisémitisme aucunement brutal du *Bürgermeister* de la Capitale autrichienne. Pour l'un et pour l'autre, il s'agissait d'opérer une séparation à l'amiable et non pas de déclencher une lutte sans merci. Pour l'un et pour l'autre, la solution du problème juif admettait le respect des cas individuels, des convictions sincères, des faits isolés qui contredisaient une loi statistique et non absolue, naturelle.

Lueger avait coutume de dire, avec sa bonhomie habituelle : « *Lassts mir meine Juden in Ruh* » (fichez la paix à mes Juifs) ; il condamnait la violence et la cruauté et il répondit un jour à un « pur » qui lui reprochait de fréquenter et d'apprécier tel israélite : « celui-là n'est pas Juif ». « Comment, il est Juif de père et de mère. » « *Wer a Jud is, das bestimm' I* » (C'est moi qui décide si quelqu'un est Juif).

Oh, que la tragique aventure d'Israël aurait pris une autre tournure, si le point de vue humain et raisonnable de Lueger l'avait emporté ! Mais de part et d'autre, chacun s'est cramponné aux théories infaillibles, qui aux droits acquis, lesquels se transformaient au moment donné en chiffons de papier, qui aux prétendus résultats de la science raciale. Entre ces deux extrêmes, les Juifs intransigeants qui défendaient leur position — le dogme de l'égalité inconditionnée et la suprématie pratique d'Israël dans les carrières libérales, dans les arts et les lettres, dans les Facultés et dans toute l'économie, — et les judéophobes qui demandaient l'extermination de la race corrompue et corruptrice, la masse des centre-européens a persisté pendant des dizaines d'années dans une indifférence béate, sans se préoccuper d'une question malcommode, en ignorant sinon en niant l'évidence, et quitte à accepter soudain un dénouement brutal de difficultés devenues inextricables.

L'évolution du problème juif en Autriche est typique pour toute l'Europe centrale et orientale ; elle a d'ailleurs influé de manière décisive sur tous ces pays qui ont coutume de chercher à Vienne leurs mots d'ordre et de désordre, leurs goûts et leurs dégoûts. N'oublions pas non plus qu'Adolf Hitler a contracté dans l'atmosphère danubienne les germes de son « affect » antijudaïque et que l'ensemble des doctrines politiques racistes repose sur l'enseignement d'Autrichiens de naissance ou d'élection, d'Adolf Wahrmund, de Schönerer, de Guido List et du Juif polonais Ludwig Gumplowicz (qui mourut professeur à Gratz), d'hommes qui ont marqué de leur empreinte une *Weltanschauung* dont les Gobineau et les H. St. Chamberlain n'avaient tracé que les contours.

De Vienne, centre juif et antisémite, s'est propagé non seulement un courant d'idées, mais aussi une situation sociale qui fut la base fondamentale des dites idées. Depuis le *Vormärz* autrichien, les fils d'Israël affluaient de leurs ghettos polonais, tchèques et hongrois pour se fixer dans la Capitale des Habsbourg. Ils y trouvaient de hauts et puissants seigneurs d'extraction sémite, qui, dès l'époque de Marie-Thérèse, étaient arrivés très loin. Les Sonnenfels et les Daponte, les Wetzlar von Plankenstern, les Arnstein, les Pereira, les Eskeles, les Rothschild, les Henikstein et

les Hofmannsthal incarnaient le succès juif, dans les lettres et dans la haute finance, en société et en politique. Les Carl von Bernbrunn et les Saphir annonçaient le monopole sémite dans le monde du théâtre et des journaux. La révolution de 1848 fut conduite par des Juifs, enthousiastes généreux comme Adolf Fischhof, ignobles crapules comme Abraham Chaizes qui s'expatria plus tard en France. Après une courte période de « réaction », l'ère constitutionnelle apporta le triomphe complet du peuple élu.

Ses fils devinrent ministres, à l'exemple d'Unger, Glaser, Steinbach et Franz Klein, ils peuplèrent les grandes écoles et dominèrent dans la haute banque, dans la presse et dans les lettres. A un certain moment, la Faculté de médecine de Vienne comptait 60% (une centaine) de professeurs sémites ; les Lycées étaient « enjuivés » à ce point que même le collège des PP. Bénédictins dit « des Écossais » avait une majorité d'élèves juifs. Huit grandes banques sur dix avaient des hommes de la race pour présider leur conseil d'administration ; tous les quotidiens importants, sauf le *Vaterland*, le *Deutsches Volksblatt* et plus tard la *Reichspost*, étaient gérés par des israélites. Tel était le cas de la *Neue Freie Presse*, du *Neues Wiener Tageblatt*, du *Fremdenblatt*, de la *Zeit*, du *Neues Wiener Journal*, bref des organes qui comptaient et qui étaient lus à l'étranger. Dans les théâtres, directeurs, metteurs en scène et principaux acteurs appartenaient au même groupe ethnique que les écrivains arrivés, les as du barreau et les médecins en vogue. Vers 1905, un juif baptisé, d'ailleurs musicien de génie, Gustav Mahler, était directeur de l'Opéra ; le baron de Berger, fils de père juif, était à la tête du Burgtheater (équivalent de la Comédie Française), un israélite hongrois au pseudonyme de Jarno commandait au Joseph-städtertheater (= Odéon), son conational Karczag était installé au Wiedner-Theater (foyer de l'opérette d'où Lehár partit à la conquête du monde) et le pauvre Allemand de Transylvanie Muller-Guttenbrunn fit une pitoyable faillite au Kaiserjubiläumstheater quand il s'avisa, lui aryen suspect d'antisémitisme, de souiller de sa présence la scène autrichienne.

Vous alliez au concert : des Juifs, à commencer par Alfred Grunfeld, le pianiste attiré, et l'excellent quatuor Rosé. Vous passiez au restaurant : les clients étaient Juifs pour la plupart. Ils portaient des toilettes splendides, des complets

ultrachics qui proviennent d'atelier ou de grands magasins tenus uniquement par des Juifs. Les bazars portaient les noms de Rothberger, Neumann, Gerngross, Zwieback et Krupnik, le pain quotidien vous était fourni par l'entreprise des frères Mendl. Vous deviez aller à l'Église ou au Bal de la Cour, aux Ambassades ou aux Ministères, pour échapper à la hantise sémite. Et encore. Le Président du Conseil a une maîtresse juive qui dirige tout, ensemble avec un chef de cabinet fils de rabbin. Le Ministre des Affaires étrangères se prévaut d'une goutte de sang sémite et le chef des services de presse est venu d'un ghetto hongrois. Un irsaélite rédige les articles dont l'archiduc Rodolphe, la victime de Mayerling, se plaît à revendiquer la paternité ; un autre israélite jouit de l'insigne honneur de participer à la partie de cartes de Sa Majesté Impériale et Royale. Le Souverain n'omet aucune occasion de confesser sa bienveillance envers « ses chers Juifs », ne serait-ce que la Saint-Martin, où une députation des iraélites de Presbourg apporte régulièrement, en guise d'hommage, des oies destinées à la table de la Cour. Les antisémites eux-mêmes se sont accoutumés au contact amical des gens de la race ennemie. L'abbé Sebastian Brunner, pamphlétaire virulent, ennemi des Juifs, qui maniait une plume cruelle, admirait et vénérat le prédicateur Veit, chanoine et prêtre exemplaire, ex-médecin, ex-israélite converti. Lueger conservait de nombreuses relations juives et l'on citait de lui une boutade fort significative : l'antisémitisme ne se développerait convenablement qu'au jour où il serait organisé par les Juifs. Mais ce phénomène s'est réalisé : un appelé Trebitsch, frère ou cousin du traducteur allemand de Bernard Shaw, revendiqua l'honneur de mener une campagne contre les sémites et un original écrivain, Otto Weininger, se donna la mort parce qu'il ne pouvait supporter son existence de Juif, taré des défauts de la race... Sinistre farce, mais farce quand même.

Cela n'est devenu sérieux qu'après la Grande Guerre. Vienne a souffert terriblement de ces quatre années sanglantes, mais elles ont singulièrement profité à des Juifs dépourvus de scrupule. Les Castiglioni et les Bosel, les Kola et les Cyprut ont fait fortune en un clin d'œil. Un romancier juif, M. Neumann, a décrit avec infiniment de talent cette époque de la « Sintflut », du déluge où tout périt, sauf des Noés ivres de leur succès et peu soucieux de couvrir

leur honte. L'administration de la capitale fut confiée à des israélites, M. Breitner et feu le professeur Tandler qui, sous l'autorité débonnaire d'un Maître décoratif, M. Seitz, organisaient non sans talent leurs rêves marxistes. Dans les coulisses, les influences juives s'exerçaient même sur le parti chrétien social ; il suffit de rappeler aux initiés les noms de Kunwald, de Grünberger et de Joseph Redlich, de MM. Winterstein, Hecht, Schüller et Fritz Mandl. N'insistons pas sur les arts et les lettres : à l'exception de Richard Strauss, aucun « aryen » n'a pu dépasser les frontières autrichiennes pour figurer comme représentant de sa patrie : Bruno Walter et Schönberg, Siegmund Freud et Steinach, Stefan Zweig et Franz Werfel ont pris, aux yeux du monde, la place qui aurait peut-être convenu davantage aux Srbik et Josef Nadler, aux Schaukal et Weinheber, dont les noms sont restés le secret de quelques étrangers, érudits ou critiques littéraires. Le pourcentage israélite dans les carrières libérales a pris des dimensions insoupçonnées ; il a fini par atteindre à Vienne 80% des médecins et des avocats, 90% des journalistes. Et cette statistique aurait probablement été dépassée par un recensement de certaines professions artisanales, des commerçants dans les grandes artères ou des dirigeants financiers. Curieux détail : toute une branche des courtiers, ceux du commerce en grains, a disparu après l'Anschluss, parce qu'elle ne comptait qu'un seul représentant aryen sur plus de cent intéressés !

Crise et persécution

Ayant ainsi dépeint une réalité indéniable, nous ne voulons pas charger de tous les péchés Israël, bouc émissaire de l'insouciance et de l'incapacité, de la paresse et de la prodigalité qui distinguent les Autrichiens non-juifs. La prédominance sémite ne fut pas non plus l'effet d'une conspiration organisée ; elle se développa selon la loi de la moindre résistance, faute de résistance ; elle se perpétua par suite d'un paradoxe : les Juifs formaient à la fois une communauté, cohérente grâce à des liens invisibles et souvent inconscients, et un groupe dont chaque membre pouvait renier l'existence. L'israélite moyen était, selon les besoins, un chaînon d'un immense engrenage qui profitait des sympathies de ses coreligionnaires, et un Autrichien comme tous

les autres, nanti de l'égalité légale. J'ai cueilli, à ce sujet, des souvenirs significatifs. Tout d'abord, les Juifs autrichiens identifiaient, par le jeu d'une insolence naïve, leurs goûts avec ceux des hommes raisonnables et leurs gloires avec celles de l'Autriche. Je demandai un jour à une dame israélite qui était, selon elle, le meilleur écrivain autrichien : elle hésita entre Schnitzler et Beer-Hoffmann, pour aboutir, en quête d'originalité, à un certain Josef Kastein dont on clamait les qualités de style. Autre petit incident : un rentier juif de ma connaissance possédait, entre plusieurs maisons, un immeuble dont le rez-de-chaussée était loué à un congénère venu de Galicie. Ce dernier, bijoutier, vendit au propriétaire une broche précieuse dont il n'encaissa le prix que six mois après. Ignorant l'appartenance religieuse de son débiteur, le Polack compte des pourcents salés pour le paiement arriéré. Mais le lendemain il accourt tout essoufflé. « Mon Dieu, j'ai failli commettre un péché. Je ne savais pas que Monsieur était Juif. Reprenez vite les intérêts, que le Ciel me préserve d'en demander à un israélite ! » Et le brave n'hésitait pas, j'en ai eu des nouvelles, à écorcher les « goyims » auxquels il prêtait sur gages.

Les Autrichiens aryens, Viennois et provinciaux, ont encaissé une infinité d'expériences semblables. Il importe d'y joindre une rivalité sexuelle, inavouée mais violente, qui opposait les jeunesses (et les vieilleses) juive et non-juive. Lisez l'*Anatol* de Schnitzler et vous y trouverez l'histoire, mille fois répétée par la vie, des jeunes filles (aryennes) « que l'on aime en ville et que l'on marie aux faubourgs ». Les sémites exerçaient de fait une sorte de droit de jambage qu'ils ne partageaient qu'avec les « cavaliers » de l'aristocratie. (Mais cela est une autre histoire). Lisez, en second lieu, certaines pages du *Mein Kampf* de Hitler, et vous sentirez quel rôle cette jalousie érotique a joué dans le développement de la haine raciale chez le Führer, dans son mouvement et près de ses adeptes.

Tant de motifs de mécontentement, tant de sujets d'envie, de jalousie, d'indignation et de réprobation ont fini par créer en Autriche un antisémitisme endémique qui n'attendait que son heure pour éclater avec force. Les « aryens » étaient tout simplement las de coudoyer partout des gens qui leur prenaient les situations et les influences, l'argent et les femmes, la renommée et même la couleur locale. On en

était arrivé au point que le seul contact entre Juifs et Gentils menaçait de provoquer des bagarres. Aux matches de football, chaque rencontre de clubs juifs et non-juifs aboutissait à des échanges de coups et de horions. Combien de fois n'ai-je pas observé, dans le tram, des petites scènes : deux membres des races ennemies se contemplent en chien de faïence, puis, sous un prétexte futile, la querelle commence : « vous m'avez marché sur le pied », ou « cette place est à moi » ou « vous avez regardé ma dame ». Et cela se termine nécessairement par un « Saujud » (sale youpin) lancé à la tête du sémite.

En fin de compte ces sentiments, couvés, nourris, excités pendant dix lustres, sont devenus plus forts que toutes les considérations contraires. On n'a plus souvenance des bienfaiteurs israélites qui ont largement contribué à subventionner les institutions humanitaires, hôpitaux, crèches, écoles et préventoria. On passe sous silence les efforts accomplis par des Juifs sincèrement assimilés, patriotes et attachés au même idéal que leurs concitoyens autochtones. Que les uns, les exceptions, paient pour les autres ! Et puis, qu'il est doux de se croire innocent, au-dessus de toute faute ! Qu'il est beau de faire état enfin de sa supériorité numérique ! Israël servira quand même de bouc émissaire. On le charge de tous les méfaits et on l'expulse, au désert ou n'importe où, pourvu qu'il s'en aille. C'est à ce triste résultat qu'a conduit l'aveuglement, la politique... d'autruche pratiquée en Autriche. Plus de retenue, moins de connivences avec les marxistes, moins de mépris et de haine envers cette Église Catholique dont ils implorant aujourd'hui la protection, moins d'engouement pour le germanisme et plus de loyauté envers une dynastie qu'ils ont lâchement trahie : cela aurait épargné à la majorité des Juifs un sort regrettable. Quant à la minorité des israélites d'Autriche, aux victimes innocentes d'une solidarité qu'ils n'ont pas cherchée dans la prospérité et que la fierté leur interdit de repousser dans le malheur, nous ne pouvons que nous incliner devant leur douleur d'expatriés, de déracinés malgré eux. Mais un mouvement populaire élémentaire ne sait pas distinguer et ne le veut point. On n'a qu'à tirer l'échelle : l'Autriche devenue la Marche Orientale allemande n'a plus de place, ni de justice, serait-ce pour de grands savants inoffensifs, pour d'anciens officiers ou même pour des prêtres

catholiques d'origine sémite. Tout y est perdu pour le peuple d'Israël, tout, y compris l'honneur.

L'épilogue de l'épopée juive en Autriche est désolant. Devant les misères de cette sadique liquidation d'une grave erreur et d'une formidable faute collective, la compassion prévaut sur toute autre réflexion. Depuis mars 1938, c'est dans ce pays une véritable lutte d'extermination, une chasse à l'homme menée avec un esprit de suite et une cruauté incomparables. Les chefs nazistes ont donné le ton de cette campagne, en parlant avec dédain des suicides massifs chez les Juifs — c'est leur affaire, aux youpins, s'ils n'ont pas les nerfs plus solides !—, les autres en traitant les sémites de vermine dont il urge de se débarrasser au plus tôt. L'odieux de la guerre anti-juive consiste bien moins dans l'objectif — faire émigrer la population sémite —, que dans la méchanceté, dans cette *Schadenfreude* (joie des dommages d'autrui) typiquement allemande qui s'abat sur l'ennemi incapable de se défendre, dans les humiliations superflues infligées sans discernement et dans l'hypocrisie qui se décerne sans prix de vertu pour n'avoir pas trempé ses mains dans le sang juif, ni s'être approprié les richesses des parasites.

Les prétendues atrocités anti-juives dont on a lu de savoureuses descriptions sont de pure invention. Il n'y eu ni viol, ni meurtres, ni pogroms généraux. Des excès commis sur des magasins juifs par des maraudeurs de la guerre des races ont été punis, quand on pouvait découvrir les coupables. Mais il y a autre chose et pire. On a privé de toute chance de gagner leur vie des milliers d'intellectuels, sans égard à leur antécédents. Les anciens combattants, les décorés de la Grande Guerre, et même les grands mutilés, ne jouissent d'aucune faveur. Les appartements juifs sont réquisitionnés, sans que l'on se soucie des baux. Des familles honorables qui avaient occupé pendant des générations la même demeure ont été sommées de la quitter dans les cinq jours. On dote les israélites de signes distinctifs qui les signalent à la haine, à la risée et au mépris publics. Quoique la fameuse étoile jaune n'ait pas encore été rendue obligatoire, il y a, en attendant, des passeports spéciaux pour les impurs. Les ex-médecins doivent s'intituler « *Judenpfleger* » (soigneurs de juifs), les rares commerçants sémites autorisés sont obligés d'apposer à leur magasin une enseigne en hébreu. Des sanctions rigoureuses interdisent aux

parias de fréquenter les restaurants, les cafés, les théâtres, les cinémas et même les jardins publics, les promenades, de s'asseoir dans les allées de la Ringstrasse, de prendre part aux ventes aux enchères, de disposer de leurs comptes en banque, d'habiter des maisons aryennes, de conduire ou de posséder des automobiles ou des motocyclettes. Défense aux Juifs, bien entendu, d'avoir du personnel aryen féminin âgé de moins de 40 ans, de fréquenter les écoles de l'État, d'exercer n'importe quelle fonction, n'importe quel emploi et même (en principe) de tenir boutique. Ne prolongeons pas ce catalogue, fixons plutôt ce qui reste permis aux maudits : manger leurs économies, pourvu qu'elles ne soient pas grevées d'impôts et de taxes, rester casernés dans le gigantesque ghetto que l'on érige dans la Leopoldstadt, émigrer — sans emporter plus qu'un reste dérisoire de leur fortune, — s'ils réussissent à obtenir des visas étrangers ou bien se donner la mort.

Tant de désespérés ont choisi cette ultime issue, qui est souvent la seule viable et enviable. Des 300,000 Juifs viennois, un minimum de 3,000 — des chiffres exacts ne sont pas à établir — se sont suicidés. Il y avait parmi eux des fonctionnaires supérieurs de l'État, des professeurs de Faculté, des écrivains notoires, de grands industriels et de grandes dames dont le salon avait été le rendez-vous du meilleur monde. Beaucoup de ces décès volontaires mettent le point final sous des tragédies écœurantes. Ainsi ont péri le docteur Kunwald, vieux et paralysé, l'éminence grise de feu Mgr Seipel, le *spiritus rector* de la Ligue contre l'appauvrissement et la mendicité, le baron P., fils d'un pionnier de l'économie autrichienne d'avant-guerre, le docteur F. et sa femme, propriétaires d'une célèbre clinique, les directeurs de la *Neue Freie Presse*, von Müller, et du *Neues Wiener Tagblatt*, Kuranda, l'historien dilettante et délicieux écrivain Egon Friedell. A cette théorie il convient d'ajouter la série de ceux qui ont succombé aux mauvais traitements subis en prison et dans les camps de concentration. Je citerai ici un cas particulièrement lamentable. Un libraire, ancien capitaine de cavalerie, homme de bien, mari d'une aryenne, âgé de plus de 70 ans, est arrêté sur la dénonciation d'un de ses employés pour avoir acheté ou vendu — j'ignore les détails — des livres appartenant à l'État. L'accusation était gratuite, mais le vieillard fut transporté à Dachau

et y décéda, nous voulons admettre que ce soit de mort naturelle. Il avait combattu au front pendant plus de quatre années et rapporté une demie douzaine de décorations, jamais il n'avait fait que son devoir et s'il avait péché, c'était par son admiration aveugle de tout ce qui était germanique. Aurai-je à parler de l'interdiction intimée aux anciens officiers de l'armée austro-hongroise, juifs ou demi-juifs, de porter l'uniforme ou de garder leurs sabres? de la prescription grotesque qui force tous les hommes de faire précéder leur prénom d'Israël et les femmes d'en faire autant par Sarah? Tout cela est affreux et relève d'une basse vengeance ou d'une honteuse joie de maltraiter les faibles. Mais que cela ne fausse pas le jugement de l'observateur impartial : le dénouement ne serait pas venu ou bien il aurait été moins terrible si une longue évolution antérieure ne l'avait rendu inévitable.¹

O. FORST DE BATTAGLIA

1. Dans un second article, qui paraîtra en octobre, nous montrerons l'antisémitisme à l'œuvre dans les autres pays de l'Europe centrale.